

L' ECHO DES RIZIERES



Association Nouvelle des Anciens et Amis
de l'Indochine de la région lyonnaise

Affiliée à la F.A.R.A.C.

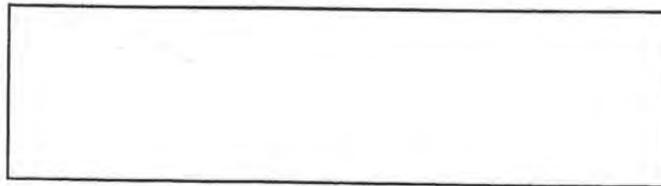
*Fédération d'associations d'anciens combattants,
d'amicales régimentaires et d'associations
à caractère patriotique de Lyon et sa région*

Numéro spécial André GÉRAUD



page 2	Assemblée constitutive de l'ANAI
page 4	Biographie d'André GÉRAUD
page 6	Photos d'André GÉRAUD au Laos
page 8	Décès du médecin lieutenant GATEAU
page 4	Le catholicisme au Laos
page 12	Le jour où le général de LATTRE de TASSIGNY vint au Laos
page 14	Le Laos : quésaco ?
page 16	L'adjudant POFF-POFF
page 19	Nuit de veille au Laos
page 21	Face aux viets, les mains dans les poches
page 23	Une Troupe scoutte au Laos en 1950
page 31	Photos d'André GÉRAUD à l'A.N.A.I.
page 32	Remise des insignes de Chevalier de l'Ordre National du Mérite - avril 2014





n° 1

ANAI . Bulletin de liaison - - - section du rhône

Février 1982

CHERS AMIS ,

L'année 1982 marque le lancement de la Section du Rhône des Anciens d'Indochine .

Au cours de la première assemblée générale, bon nombre d'anciens civils et militaires ont fait connaissance et se sont remémoré quelques souvenirs d'un bout du monde .

A l'issue de cette importante réunion , l'idée soumise de créer un bulletin de liaison a été adoptée .

Ce journal a pour but de regrouper les comptes rendus des Assemblées Générales et des Réunions de Bureau , ainsi que les faits divers qui seront portés à sa connaissance .

Afin de donner un côté attrayant aux Numéros suivants , nous suggérons d'incorporer les anecdotes et documents accompagnés de photos que chacun d'entre nous voudra bien nous communiquer .

Voici donc le Premier Numéro de ce Bulletin, assez succinct, il faut le dire , mais qui donne une idée de ce qu'il pourra être à l'avenir lorsque vous nous aurez fait part de vos suggestions et de vos critiques .

Au fait , vous avez remarqué, en haut de cette page, un Rectangle Blanc . Vous avez deviné que cet emplacement est réservé au TITRE qu'il faut trouver à ce Journal .

Pourrez-vous nous donner vos idées au cours de notre prochaine Réunion Générale ?

A tous , Merci .

Comme vous n'avez pas manqué de le remarquer, le 1^{er} numéro de notre bulletin de liaison ne comportait pas de titre, celui-ci étant laissé à l'imagination des lecteurs...

Lors de la parution suivante, il avait adopté le nom que vous lui connaissez aujourd'hui :

« l'écho des rizières » André GÉRAUD.

l'écho des rizières



bulletin de liaison n° 2. Octobre 1982

ANAI . SECTION DU RHÔNE

REUNION GENERALE du 16 JUIN 1982

Dans une des salles des Missions africaines se sont réunis une quarantaine d'adhérents et anciens d'Indochine.

Assemblée Générale Constitutive de la section du Rhône de l'ANAI

24 avril 1982 : assemblée générale constitutive
de la section du Rhône de l'Association Nationale
des Anciens d'Indochine et du Souvenir Indochinois

» COMPTE-RENDU

« Le 24 Avril 1982, à 16 h, dans la salle des Associations de Villeurbanne mise à leur disposition par la Mairie, les membres de la Section se sont réunis sur convocation de leur Président.

Monsieur LE RAY a, en quelques mots, rappelé que la Section était née à la suite d'une lettre en date du 1er Décembre 1981 au Colonel FELIX, secrétaire général de l'association nationale, souhaitant la création d'une section pour rassembler les Anciens d'Indochine résidant dans le département du Rhône.

Monsieur LE RAY a eu la chance de trouver, en Monsieur André GÉRAUD, un appui très efficace.

Une insertion de communiqué est parue dans la presse locale.

Des circulaires, bulletins d'adhésions et autres documents ont été tirés et envoyés à tous les membres d'Indochine dont les noms ont été tirés de l'annuaire de l'association nationale et à tous ceux qui se manifestèrent à la suite des communiqués parus dans les Journaux.

Après avoir souhaité la bienvenue aux 40 Membres présents à cette assemblée, le Président les invite à voter pour l'élection du Bureau. »

COMPOSITION du BUREAU

Président : M. Henri LE RAY

Vice-Président : M. André GÉRAUD

Trésorier : M. Lucien DEBRAY

Secrétaire : Mme Josée DEBRAY

Secrétaire Adjoint : M. Jacques GERAUD

Relations-Animations: M. Robert SIMONET

Membres du Bureau :

Melle Monique TRIOMPHE, M. Marcel DUMONTHEIL, M. Remy AUDE, M. Robert THOMANN.

Présidents depuis 1982 :

Henri LE RAY (1982-1986), André GÉRAUD (1986-1996), Claude Pierre FRANÇOIS (1996-2015),
Philippe NEYRET (2015-2018), Alain GODARD (2018-2020), Philippe NEYRET (2020-2025) et
Maître Gisèle DURRIEU (depuis 2025)

Présidents d'Honneur :

Henri LE RAY (1986-1989) et André GÉRAUD (1996-2025)

Secrétaires générales :

Josée DEBRAY (1982-1995), Caroline COTTEREAU (1995-2002), Odile BARGE (2002-2006),
Monique DUROU (2006-2013) et Monique DEPASSIO (depuis 2013)

Parmi les 90 adhérents qui constituaient l'effectif de la section départementale à l'issue de sa première année d'activité seule est encore adhérente à ce jour : Marie-Christine MORAT.

Après un pic à plus de 250, le nombre d'adhérents de l'ANAI de la région lyonnaise se stabilise actuellement autour de 60. Depuis sa création, de nombreux adhérents sont décédés.

Biographie d'André GÉRAUD cofondateur de l'ANAI et rédacteur de l'écho des rizières de 1982 à 2022



Né le 4 septembre 1929 à Lyon (5^{ème}), André GÉRAUD, 7ème de 11 enfants, était issu d'un milieu médical : grand-père médecin colonel, directeur du service de santé de la XIV^{ème} Région Militaire (†1917), père médecin généraliste de 1918 à 1968 à Lyon (†1969), un oncle médecin psychiatre et prêtre à Rome (†1987).

Marié à Janine en 1955, André a eu 5 enfants, 11 petits-enfants et 9 arrière-petits enfants dont il était très fier.

Après des études secondaires littéraires, André a été **engagé volontaire le 3 mars 1948 au titre de l'Ecole d'Application des Transmissions**. Il en est sorti le 19 février 1949 avec 3 brevets et le grade de sergent, affecté au service transmissions de la 2^{ème} Région Militaire à Lille le 23 mars 1949, en qualité d'adjoint au chef du Centre de transmission de l'Etat-major régional.

Désigné le 13 septembre 1949 pour servir en Indochine, André a embarqué à Marseille le



**En moto-pousse
à Saïgon, 1949**

26 septembre à bord du SS "Pasteur" et débarqué à Saïgon le 14 octobre 1949.

Mis au service des Forces du Laos, il a rejoint le Centre des transmissions de Vientiane le 7 novembre 1949 où il sera affecté en qualité de régulateur jusqu'au 27 mars 1951.

Revenu à Saïgon en vue de son rapatriement, il embarque sur le paquebot "Félix Roussel" le 14 avril et débarque à Marseille le 6 mai 1951. Libéré et rayé des contrôles de l'armée le 15 juillet 1951.



Vientiane, 1950

Rendu à la vie civile, André travaillera successivement comme visiteur médical puis administrateur commercial, chef de service dans le transport et, finalement, attaché de direction dans une société de travail temporaire pendant près de 20 ans. En retraite à compter du 1^{er} janvier 1990.

Inscrit le 1^{er} février 1990 sur la liste des "gérants de tutelles" établie par le procureur de la République de Lyon, André GÉRAUD exercera cette fonction jusqu'en juin 2009, soit 19 années durant lesquelles ont été gérés 131 dossiers pour des durées allant de 2 mois à 17 ans !

En 1982, André a été vice-président/co-fondateur de la section départementale du Rhône de l'ANAI (Association Nationale des Anciens et amis de l'Indochine) pendant 3 années, puis président pendant 12 ans et président d'honneur depuis 1996.



avec le Président Le Ray, avec des membres du C.A. en 1986 avec C.P. FRANÇOIS



Remise drapeau 1986

A.G. 1992

Danang 1995

A.G. avril 2014



Passage de relai au Pt Philippe NEYRET, 2015

A.G. mars 2016

A.G. 2019

avec Daniel LABAUNE, 2020

avec le Président NEYRET, avril 2022

André GÉRAUD a été le créateur du bulletin trimestriel de l'ANAI, « l'écho des rizières », dont il a assuré la rédaction pendant 40 ans, de 1982 à 2022 : 153 numéros soit près de 2000 pages ! Toujours de bonne humeur, il agissait avec dynamisme et détermination.

Décoré de la Médaille coloniale, de la Médaille commémorative de la campagne d'Indochine, de la Croix du combattant volontaire, barrette Indochine, André GÉRAUD est promu Chevalier de l'ordre du mérite le 4 avril 2014. Les insignes de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite lui ont été remises par le Professeur Etienne TISSOT, membre d'honneur de l'ANAI depuis 35 ans.

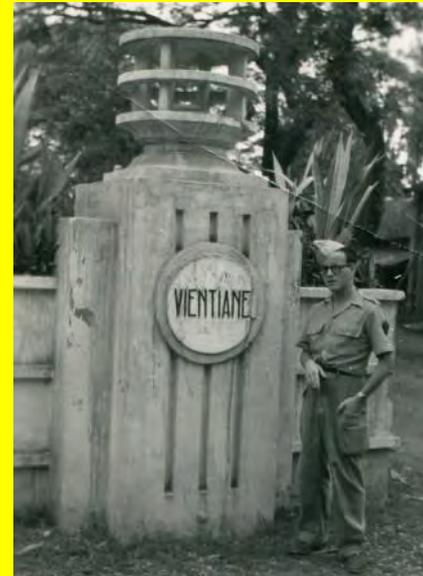
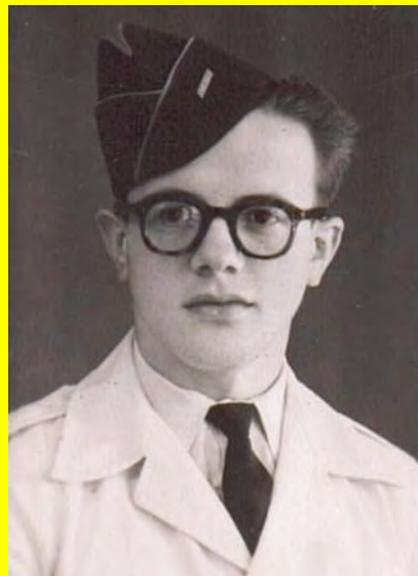


Cette distinction a couronné 65 ans de services militaires, professionnels et associatifs dont la fondation de l'ANAI du Rhône et 19 ans dans la fonction bénévole de mandataire judiciaire des tribunaux de Lyon et Villeurbanne au profit des majeurs protégés.

Cette distinction a récompensé notre ami André pour ses compétences, ses qualités humaines, son dévouement, son attachement et sa fidélité à l'Indochine et à la Francophonie, causes nobles et généreuses.

André GÉRAUD est décédé le 16 mai 2025 à Lyon 7^{ème}, dans sa 96^{ème} année.

Photos d'André GÉRAUD au Centre de Transmissions de Vientiane - Laos



À la 1ère C.M.T. de Vientiane,
en 1950





**Locaux de la 1ère C.M.T.
de Vientiane**



**Chez « Noun »,
le bistrot siamois du coin de la rue**



Ma chambre « en ville » à Vientiane, avec vues de l'intérieur.



**défilé du 14 juillet 1950 à Vientiane,
« clique » des chasseurs laotiens
et détachement français (4^{ème} à gauche)**

Au « pays de la soif »



Convoi funéraire de l'adjudant D. à travers Vientiane Retour à la vie civile, 1951

Décès du médecin lieutenant Bernard GATEAU

Il y a un peu plus de soixante-quinze ans, le Docteur Bernard GATEAU, Médecin-Lieutenant des Troupes Coloniales affecté au 3^{ème} bataillon du 2^{ème} Régiment Etranger d'Infanterie à Ninh-Hoa, était tué le 27 juillet 1949 dans son ambulance, au cours d'une embuscade. Ses frères étaient des camarades de collège et sont restés mes amis.

En souvenir de tous nos morts d'Indochine, j'ai voulu ici rappeler le sacrifice de l'un d'entre eux, en reproduisant dans toute sa simplicité et son austérité, la lettre du Médecin-Lieutenant LALUQUE qui fut jointe au courrier officiel annonçant aux parents le décès de leur fils.

André GÉRAUD Président d'Honneur de l'ANAI

Le 22 août 1948

Cher Monsieur, Chère Madame

J'imagine quelle a dû être votre douleur en apprenant cette aussi pénible nouvelle. Je connaissais votre fils depuis son entrée à l'Ecole de Bordeaux et je l'aimais beaucoup.

J'étais heureux de savoir qu'il allait me succéder; il était d'ailleurs très content d'être à Ninh Hoa et ravi de cet endroit. Il n'est resté là-haut que quelques jours mais il avait conquis tout le monde par son dynamisme et la sympathie qui émanait de lui.

Je vais vous conter les événements dans leur ensemble car je n'avais pas encore quitté le poste, Bernard m'ayant demandé de rester près de lui quelques jours.

Le 28 dans l'après-midi je suis parti en opération, laissant l'infirmerie à votre fils en lui disant : « Je reviens dans deux jours. Tu feras marcher seul la maison et, si tu as besoin de renseignements pour les choses qui t'ont semblé compliquées, dans le fonctionnement administratif surtout (pour lesquels nous sommes fort mal instruits en arrivant) j'essaierai de te dépanner ». Nous nous sommes quittés après avoir longuement bavardé sur nos projets d'amélioration des locaux et sur notre avenir.

Le 27, le convoi partait de Ninh-Hoa sur Phu-Khé à 78 km. Nous avions projeté de faire ce convoi ensemble mais les circonstances nous en empêchaient. Phu-Khé est le dernier poste que nous ayons au Nord. Le convoi se fait rarement et il est coutume que nous y montions pour voir les hommes et, surtout, leur remonter le moral. Bernard y est donc allé.

Il est monté dans l'ambulance, devant, à gauche, sur le siège près du chauffeur (la conduite est à droite). Depuis son arrivée à Ninh-hoa, nous avons visité quelques postes ensemble, toujours serrés sur ce siège de façon à ce que je puisse lui présenter la région en roulant.

Le convoi a quitté Ninh-Hoa vers 7 heures du matin. Tout a bien marché jusqu'à 40 km de là au Nord. Ce convoi était fort puisqu'il comprenait 2 automitrailleuses, près d'une centaine d'hommes encadrés par 4 officiers et de nombreux sous-officiers.

C'est dans une région assez broussailleuse que l'embuscade était montée. Le feu s'est ouvert de tous les côtés. Les Viets étaient de cinq à six cents, très bien armés, très disciplinés et avaient surtout 14 camions

Les réservoirs de l'ambulance situés à l'arrière ont pris feu les premiers et la voiture en flammes a roulé une centaine de mètres, puis la première automitrailleuse a également pris feu. Le véhicule qui suivait a été mitraillé avant que ses occupants (14) n'aient pu sauter. Tous ont été tués.

Bernard a reçu une rafale qui l'a cloué sur son siège ; il a eu le temps de tirer avec son revolver mais une grenade est tombée dans la cabine, l'arrêtant dans son héroïque riposte. Il n'a pas eu le temps de beaucoup souffrir car tout cela n'a duré que quelques secondes tant le feu était nourri ; Après sa première blessure, il s'est plaint puis s'est appuyé sur l'avant de la cabine, restant assis sur son siège. C'était fini !

Nous l'avons retrouvé le soir sans avoir changé de visage, très calme et très reposé, la tête appuyée sur l'avant de la cabine.

Les blessures, très graves, n'avaient fait à l'entrée près du thorax et dans le dos que de très petits points.

Le combat s'est poursuivi pendant trois heures et nos éléments se sont repliés avec des blessés sur le poste de Tubong à 3 km. Ses occupants étaient sortis pour leur porter secours mais ils n'étaient que vingt hommes et leur chemin était surveillé par les Viets ; ils n'arrivèrent que très difficilement sur la route.

Du fait que nous étions en opérations, il a fallu attendre des renforts de Nha-Trang pour chasser les Viets qui ont pillé cinq heures durant les camions auxquels ils ont mis le feu. Ils ont pris le portefeuille de

vos fils et son appareil photographique.

Ce fut un vrai désastre puisqu'il y eut 39 morts, 20 disparus et 20 blessés.

Bernard repose près du fort de Tubong au milieu de ses malheureux compagnons. Le lieutenant commandant le quartier leur a fait une sépulture digne de leur courage et de leur sacrifice. Leurs tombes sont fleuries et soignées. Je suis allé le 1^{er} août me recueillir sur la sienne et prier pour lui.

En rentrant de cette opération où j'étais, j'ai pris la succession de Bernard à Ninh-Hoa. J'ai fait ses bagages qui vous sont adressés à votre domicile (rue de l'Arbre Sec à Lyon 2^{ème}) avec un sergent infirmier plein de cœur qui pourrait être notre père à Bernard et à moi. Il était désolé de me voir sangloter en arrangeant ses affaires et ne pouvait rien dire tellement sa gorge était serrée. Il avait déjà adopté votre fils l'aimait déjà lui aussi beaucoup.

Je vous ferai également parvenir une photo de l'endroit où il repose et vous donnerai tous les renseignements que vous désirerez dans l'avenir.

Très peu de monde sait exactement ce que chacun a fait. Le combat a été si rude que les rescapés (25% environ) ne savent pas très bien ce qui s'est passé à quelques mètres les uns des autres. Le lieutenant H..., encore hospitalisé actuellement à l'hôpital de Nha-Trang, occupait la voiture précédent l'ambulance pourrait peut-être vous donner des détails ? J'ai interviewé depuis le 27 au soir tous les rescapés que j'ai pu toucher et c'est une vue d'ensemble que j'ai essayé de vous donner en même temps que ce que l'on sait être arrivé à votre fils.

Je ne vous ai pas écrit plus tôt car il nous est interdit de le faire avant un certain laps de temps mais je vous ai envoyé depuis Nha-Trang sa dernière lettre.

Je vous prie de croire, cher Monsieur et chère Madame, que je m'associe entièrement à votre chagrin et que je vous reste tout dévoué.

Signé :

Médecin-Lieutenant LALLUQUE



Docteur Bernard GATEAU

Médecin-Lieutenant des Troupes Coloniales

3^{ème} bataillon du 2^{ème} R.E.I. (Légion étrangère)

mort pour la France en Indochine le 27 juillet 1949
dans sa 25^{ème} année

(Son corps a été rapatrié et ré-inhumé à Lyon le 25 novembre 1949 (nouveau cimetière de la Croix-Rousse)

Le catholicisme au Laos - André GÉRAUD

Le catholicisme au Laos est une religion minoritaire de ce pays.

Dans les années 1930, les Missions étrangères de Paris, avec leur vicaire apostolique sur place, Mgr Ange-Marie Gouin, demandent à être détachées du Haut-Laos et qu'un autre institut vienne à la rescousse. Seuls les Oblats de Marie-Immaculée acceptent en 1933 et arrivent en 1935 dans ce territoire sous administration coloniale française avec trois missionnaires en 1938 et un nombre de 2 796 chrétiens.



La cathédrale Sainte-Thérèse de Savannakhet

Tout semble remis en cause avec la Seconde Guerre mondiale et l'isolement qui en résulte. Après le coup de force japonais du 9 mars 1945, tous les missionnaires sont internés. Les Japonais fusillent Mgr Gouin, Mgr Thomine, le Père Jean Thibaud et plusieurs citoyens français dans la région de Thakhek, ainsi que le Père Jean Fraix dans la région de Savannakhet.

Après la capitulation japonaise et l'arrivée du Viêt Minh, le pays est partagé entre neutralistes, royalistes et communistes.

L'indépendance a lieu en 1953 et les missions repartent mais le pays est alors en proie à la guerre civile.

Début 1954, un groupe de missionnaires est dé-

porté en camp de concentration par le Viêt Minh. Jean-Baptiste Malo y trouve la mort.

À la fin des années 1950, les persécutions redémarrent à partir du nord du pays où l'infiltration du Pathet Lao s'implante. C'est l'époque des martyres de prêtres (voir page suivante).

L'Église catholique est officiellement reconnue par le Parti révolutionnaire populaire lao depuis 1979, après des décennies de persécutions et son interdiction en 1975. Les cinq derniers missionnaires étrangers quittent le pays en 1976.

Toutes les propriétés de l'Église ont été détruites ou au mieux confisquées en 1975. Il n'y plus de paroisse à Luang Prabang. Le vicariat de Luang Prabang est administré par un administrateur apostolique à Vientiane mais, comme le gouvernement lui interdit de visiter son territoire dans le Nord du Laos, il demeure à Vientiane, la capitale. L'accès aux églises est progressivement permis pour le culte.

L'Église catholique est officiellement enregistrée par les autorités communistes en 1979 et le culte est progressivement permis dans les années 1990. Mais l'Église est étroitement surveillée par le gouvernement. Il n'y a plus qu'un prêtre dans le vicariat apostolique de Luang Prabang à partir de 1976 et plus aucun en 2003.

En 2000, on estime le nombre de catholiques à 45 000 fidèles, tandis que le nombre de protestants évangéliques a plus que triplé, puisqu'ils ont des structures plus légères et des assemblées moins soumises à la surveillance.



L'Église Saint-Louis de Thakhek

En 2008, le diocèse de Nantes ouvre un procès informatif en béatification de quinze martyrs du Laos dans la période 1954-1970 qui a été transmis à Rome en 2010. (voir le tableau ci-dessous). Ce sont majoritairement des missionnaires des Missions étrangères de Paris et des Oblats de Marie-Immaculée ainsi que quelques catéchistes et laïcs laotiens.

En 2013, il y avait environ 103 000 catholiques au Laos, soit 1,5% de la population, dont un certain nombre d'ethnies vietnamiennes ou d'ethnies montagnardes, Khmu ou Thaï Deng. Ils sont concentrés dans les centres urbains et le long du Mékong dans la partie centrale et méridionale du pays. Les activités de l'Église catholique laotienne sont plus difficiles dans le Nord du Laos montagneux.

Il faut attendre 2014 pour qu'un seul prêtre catholique ait la permission de demeurer dans le nord du pays, à Luang Prabang. Il n'y a plus qu'une quinzaine de prêtres dans tout le pays en 2016.

Le 11 décembre 2016 a lieu la cérémonie de béatification par le cardinal Quevedo, délégué pon-

tifical, de dix-sept martyrs du Laos dont dix prêtres français, six Laotiens et un prêtre italien Cet événement historique pour l'histoire du christianisme au Laos s'est tenu en la cathédrale de Vientiane en présence de tout le clergé du pays, quatre évêques et vingt-et-un prêtres, et de nombreux prêtres étrangers, ainsi que six mille fidèles.



La cathédrale du Sacré-Cœur de Vientiane construite en 1928, à l'époque de l'Indochine française.

Martyrs français au Laos entre 1959 et 1969, béatifiés le 11 décembre 2016

Année	Résumé
1959	René Dubroux , 45 ans prêtre missionnaire est abattu le 19 décembre 1959 à Palay.
1961	Marcel Denis , 41 ans prêtre missionnaire est enlevé le 17 avril 1961 à Phon Sa-at par des rebelles du Pathet Lao. Il est séquestré près de Vinh et exécuté dans une forêt le 31 juillet 1961.
1961	Louis Leroy , 37 ans missionnaire est torturé et fusillé le 18 avril 1961 à Ban Pha Tang par des rebelles du Pathet Lao.
1961	Michel Coquelet , 29 ans missionnaire est exécuté d'une balle dans la tête le 20 avril 1961 sur la route de Ban Sop Xien par des rebelles du Pathet Lao.
1961	Noël Tenaud , 56 ans prêtre missionnaire est exécuté le 27 avril 1961 sur la route entre Phalane et Savannakhet. Un catéchiste thaïlandais de 27 ans qui l'accompagnait subit le même sort.
1961	Vincent L'Hénolet , 40 ans missionnaire est exécuté d'une balle le 11 mai 1961 sur la route de Ban Na Thoum par des rebelles du Pathet Lao.
1961	Alexis Guéméné , 37 ans missionnaire est abattu d'une balle dans le cœur le 4 juin 1961 à Xleng Khouang par des rebelles du Pathet Lao.
1967	Jean Wauthier , 41 ans missionnaire est abattu de plusieurs balles dans la poitrine le 16 décembre 1967 près de Ban Na.
1968	Lucien Galan , 47 ans prêtre missionnaire est poignardé dans sa voiture le 12 mai 1968 sur la route de Paksé. Un élève catéchiste laotien 16 ans, qui l'accompagnait est abattu.
1969	Joseph Bolssel , 60 ans missionnaire est abattu de plusieurs balles dans la tête à moitié calciné dans sa Jeep le 5 juillet 1969 sur la route de Hat I-Êt.

Le jour où le général de Lattre de Tassigny vint au Laos

André Géraud, ancien d'Indochine, Président d'Honneur et co-fondateur de l'ANAI, sous-officier dans le service des transmissions à Vientiane de 1949 à 1951, rapporte l'anecdote d'une « journée d'enfer » : le jour où le général de Lattre de Tassigny vint au Laos !

C'était le 26 décembre 1950, il y a 75 ans !

Quel remue-ménage ! Quelle agitation ! Ces messieurs de l'Etat-Major se sentent dans leurs petits souliers : la perspective de l'arrivée à Vientiane du prestigieux général de Lattre de Tassigny, Commandant en Chef et Haut-Commissaire de France en Indochine n'est pas faite pour rassurer nos Autorités Locales, qu'elles soient civiles ou militaires !

En effet, nul n'ignore l'intransigeance et les exigences de l'ancien Commandant de la Première Armée... et même à Vientiane, trou perdu, nous avons eu des échos de la panique qui avait saisi les pontes des Etats-Majors de Saïgon dès que fut connue la nouvelle de son arrivée en Indochine.

Maintenant, c'était le Laos qui avait la fièvre et nous, les sous-ordres, qui nous moquions éperdument des faits et gestes de notre Commandant en Chef, nous subissions néanmoins le contrecoup des réactions émotionnelles de nos supérieurs hiérarchiques.

Bref ! le lendemain de Noël 1951 le "tout-Vientiane" était à l'aérodrome de Vattai pour voir atterrir un Dakota arborant les cinq étoiles du général d'armée. L'avion ne devait d'ailleurs pas s'arrêter longtemps. Juste le temps de refaire le plein de carburant et de charger le Colonel commandant les Forces du Laos et le Commissaire de la République avant de continuer sa route vers Luang-Prabang, résidence royale de S.M. Sisavang Vong.

Mais le lendemain "il" était de retour... "il" allait être là dans la matinée et "il" allait inspecter la garnison... Et, tandis que devant le Commissariat de la République le piquet d'honneur faisait une dernière répétition d'alignement et de "présentez-armes", tandis qu'à l'Etat-Major les commandants eux-mêmes mettaient la dernière main à la propreté des bureaux, tandis que les boys des officiers parfaisaient les plis des pantalons des tenues n° 1, tandis

que le caporal-chef préposé à la conduite de la voiture officielle auscultait anxieusement son moteur, le suppliant de ne pas lui faire de blague tout à l'heure et, muni de son mouchoir, traquait le moindre grain de poussière sur la carrosserie rutilante, tandis que dans chaque cantonnement armes et paquetages étaient resuivis à la loupe, moi, toujours veinard, je prenais mon service au Centre de Transmissions... où j'allais passer les quatre heures les plus agitées de mon séjour indochinois.

Il n'est pas encore huit heures que le téléphone se met à sonner :

-  Dring ...  Dring ...  Dring ...

- Ici message-center, j'écoute.

- ...

- Oui, mon Colonel, c'est nous qui avons la liaison aviation avec Le Général... Non, "il" n'est pas encore parti de Luang-Prabang... Oui, je vous préviendrai dès qu'il se sera mis en route... Oui, mon Colonel, il lui faudra environ deux heures pour arriver... Mes respects, mon Colonel!

-  Clac.

-  Dring...

- Ici message-center.. .

- ...

- Oui, mon Lieutenant, c'est nous qui...(voir ci-dessus)

-  Clac.

- Dring...(Zut ...)

- Ici message-center...

- ...

- Oui, non Commandant, c'est nous qui... etc

-  Clac.

-  Dring... (Zut et re-zut!..)

- Ici message-center...

- ...

- Non, mon Colonel, "il" n'est pas encore parti... entendu, mon Colonel !

-  Clac.

- Ouf! Une minute de répit ! Enfin si l'on peut appeler répit le fait de s'attaquer à l'amas des télégrammes tous plus ou moins urgents qui jonchent ma table.

Mais, au moins, de tous ces messages pas un ne parle de "Lui"... Car "Lui", depuis 48 heures, il commence à me sortir par les yeux... On n'entend plus dire "le Général"... seulement! "Lui"... Il n'y a plus que "Lui" qui compte !... Est-"il" parti? Est-"il" en route?... Est-"il"...

-  Dring... (Ah!.. aussi, ça m'étonnait!...)

- Ici message-center. . .

- ...

- Non, mon Capitaine... Oui le radio est à son poste... il ne fait qu'appeler mais si l'avion ne répond pas c'est qu'il n'a pas encore décollé !...

-  Clac.

-  Dring...

- Ici message-center...(c'est encore le pitaine...)

- Bien, mon Capitaine, je prends note: " CDT TRANS VTNE A CDT TRANS LG PBG stop GENERAL EST IL PARTI stop DONNEZ HEURE DE DEPART PREVUE stop ATTENDS REPONSE fin"... Mais, mon Capitaine, nous n'avons pas de QRX (rendez-vous radio) avec Luang-Prabang en ce moment.

- ...

- Mais sur le réseau de sécurité je n'ai pas le droit de faire passer un tel message!

- ...

- Bon!... Bien !... A vos ordres!

-  Clac.

- J'interpelle le radio:

- Hep! "Sécurité", appelle TTA1, message pour Lui : qu'il se mette sur écoute normale.

-  Dring...

- (M....) Ici message-center...

- ...

- Non, mon Commandant, pas encore là... Mes respects !

-  Clac.

- Régul !

- C'est le radio qui m'appelle: "c'est la réponse pour le pitaine."

- A moi de faire  Dring...  Dring...

- Allo ... mon Capitaine?... Oui, voici: " CDT TRANS LO PBQ A.." Bon! Voici la texte: « PAS ENCORE stop DEPART PREVU 9 HEURES stop VOUS TIENDRAI AU COURANT » fin

-  Clac...

- Dring...

- 9 heures... 9 heures 5.

- ...

- Toujours rien mon capitaine

-  Clac...

-  Dring...

- Non, mon Colonel, toujours pas... Mais le radio ne fait que ça depuis une heure !...

- 9 heures 10 : le colonel s'impatiente...

- 9 heures 15 : le commandant s'énerve...

- 9 heures 17 : le lieutenant du "Transit" vient m'engue... irlander à domicile. Comme si J'y pouvais quelque chose ! Il fait demi-tour avec sa Jeep.

- Hep! non Lieutenant! Où faudra-t'il vous prévenir quand nous saurons?...

- Où je serai!... Au terrain ou au transit... ou à l'état-major... ou... et puis, «...je serai toujours dans ma chemise... »

- Quel est le numéro de votre chemise, mon Lieutenant?...

- Nom de nom de nom de... (Ils ne sont pas polis, quand même!...)

- Il est 9 heures 45. Je n'ai pas eu le temps d'enregistrer trois télégrammes et «il » n'a toujours pas décollé!

- Et le téléphone sonne toujours!.. C'est le capitaine du génie qui s'informe... C'est le commandant du 2^{ème} bureau qui s'inquiète... C'est le colonel de l'état-major opérationnel qui rouspète... C'est le capitaine de la gendarmerie laotienne qui questionne. C'est enfin mon propre capitaine, celui des transmissions, qui, lui aussi assailli de demandes, vient aux nouvelles.

- Mais de nouvelles : point!

- Stoïque, le radio qui doit assurer la liaison aérienne émet son sempiternel appel et "balaye" une large plage d'ondes pour essayer de capter une réponse de "son" avion.

- 9 heures 53 -

-  Enfin!...

- Ce plus que soupir c'est le radio qui l'a poussé. Je me précipite, il griffonne quelques mots, manipule son accusé de réception et se retournant:

-  Ca y est ! "il" est parti depuis deux minutes.

- Je me précipite au téléphone. Par qui commencer ?..

1. Mon capitaine des transmissions, d'abord !
2. puis le colonel et, dans l'ordre hiérarchique,
3. les divers commandants,
4. les capitaines,
5. les lieutenants...
6. sans oublier celui du transit...

Ouf! Ca y est !... "il" est parti...tout le monde le sait...
Au travail !!!

-  Dring ..

- ...

- "il" arrivera dans deux heures, mon Colonel ! Sauf imprévu ! ..

-  Dring...

- Dans deux heures, mon Commandant... Oui, Je vous préviendrai quand "il" sera à dix minutes d'ici...

Et ça continue... toute la matinée...

Enfin le Dakota s'est posé vers midi sur le terrain de Vattai. Tous ces messieurs devaient y être, même le lieutenant du Transit dans sa Jeep... et dans sa chemise !

Je ne sais pas ce qu' "il" a visité mais, en tous cas, "il" n'est pas venu au centre de transmissions...

Et quand, en fin d'après-midi "il" a traversé toute la ville entre deux haies de spectateurs enthousiastes, je ne me suis pas dérangé pour "LE " voir... J'avais suffisamment entendu parler de "LUI" !

André GÉRAUD



**Général Jean de
LATTRE de TASSIGNY**
Commandant en chef
de la 1^{ère} Armée
Chef d'état major
général de l'Armée
Haut-Commissaire en
Indochine
Maréchal de France
à titre posthume

Le Laos : « quésaco » ?

J'ai hésité à intituler ce chapitre "Géographie de l'Indochine" car personne ne l'aurait lu ! Et d'ailleurs ce n'est pas un cours que je me propose de faire ici. Mais je crois que presque tout le monde a, comme moi quand je débarquai à Saïgon, une idée sinon fautive du moins très incomplète de ce vaste pays...

Comme tout un chacun, j'avais appris en étudiant la France et ses colonies que nous possédions, dans la partie sud de l'Asie une série de protectorats : le Cambodge, le Laos, le Tonkin et l'Annam et une colonie la Cochinchine... Puis, en 1947, on apprit qu'à la suite d'accord politique le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine avaient été réunis en un Empire Vietnamien, formant avec les royaumes du Cambodge et du Laos ce qu'on l'appela les États Associés.

C'était très bien et l'on se demande pourquoi les manuels de géographie n'adoptèrent pas tous ces nouvelles dénominations... Ça n'avait d'ailleurs pas beaucoup d'importance puisque rien d'autre n'était changé : que le Vietnam produisait toujours du riz et du caoutchouc que le Cambodge conservait ses fameuses ruines d'Angkor et que le Laos, très modestement, se contentait de compter un million d'habitants et d'avoir Vientiane pour capitale restant le siège de la résidence royale.

Tout le monde était content, sauf moi. Oui sauf moi quand j'ai appris que j'étais affecté au Laos... Ah, c'était bien la peine d'avoir étudié la géographie pour tomber dans un pays dont je ne connaissais que le nombre d'habitants et le nom de la capitale.

Sans perdre de temps, je déployai une carte et je constatai avec étonnement que l'État le moins peuplé de l'Indochine française était le plus étendu. C'était tout de même pour moi une consolation que d'être affecté dans un pays de si nobles proportions.

Bien sûr le Laos n'a pas de chemins de fer et ses routes sont plutôt rares... Mais n'a-t-il pas le Mékong ? Allez, allez... ne venez pas dénigrer ce pays avec ses cultures de ... Mais au fait, qu'y cultive-t-on ? Cette question que je posais à droite et à gauche reçut peu de réponses.... Il me fallut attendre d'être sur place, après un long et pénible voyage par route et par eau, pour constater que l'on ne cultivait pratiquement rien au Laos, du moins en production de cultures vivrières.

Tout le pays est en forêts... Certes, il y a là des bois précieux mais comment les exporter ? Il n'y a pas de trains, il n'y a pas de route et aussi personne sur place ne veut se donner la peine de travailler.

Le Laotien est essentiellement un sédentaire, c'est-à-dire qu'il ne sortira de chez lui que pour aller, pendant quelques jours seulement, cultiver un lopin de rizière pour sa subsistance et celle de sa famille... Le reste du temps ? Eh bien le reste du temps on se repose, très philosophiquement.

A ce propos, me revient une petite histoire qui décrit bien le caractère du paysan lao. "Un jeune gars est assis devant sa paillote. Que fait-il ? Il se repose,

interpellant de temps en autre et en langage bien fleuri une jeune poussa à la poitrine aussi nue que provocante. Passe un européen qui s'arrête devant le jeune homme :

- pourquoi ne travailles-tu pas ?
- pourquoi travaillerais-je ?
- eh bien, pour gagner de l'argent ?
- pourquoi en gagner ?
- mais, pour pouvoir vivre sans travailler !
- eh bien, c'est ce que je fais en ce moment !"

C'est cela, le Laos n'a aucun souci du lendemain pourvu qu'il puisse, jeune, aller faire sa cour d'amour autour des poussaos au Boun ou sous leurs fenêtres et, plus âgé, jouer son argent au Bakhan, alors ça lui suffit... il est comblé, heureux et il ne désire plus rien.

Un peu différent peut-être serait le raisonnement de la femme laotienne... C'est elle qui travaille, oh, un travail réduit à sa plus simple expression et elle s'estime tout à fait satisfaite de son sort du moment qu'elle a le vivre et le couvert, du moment qu'elle peut discourir des heures durant avec sa voisine, du moment qu'elle a de quoi se fabriquer ses chiques de bétel...

D'ailleurs un proverbe circule : « le Vietnamien plante le riz, le Cambodgien le regarde pousser, le Laotien l'écoute pousser... »

Le Laos est un pays heureux...

S'il eût son histoire au temps où le laotien était un guerrier valeureux, luttant tantôt contre les Siamois, tantôt contre les Chinois, maintenant il s'endort dans une tranquillité toute relative, très contrarié quand les querelles de son voisin le Vietnam viennent troubler la quiétude de ses frontières. Et, sur ce peuple heureux dans ce pays où la nature commande, règne un roi pacifique et débonnaire : S.M. Sisavang Vong... Bien tranquille dans son palais de Luang-Prabang, on n'entend jamais parlé de lui, tandis qu'à Vientiane, capitale administrative, ministres et députés règlent, dans l'indifférence générale, les affaires du pays.

Devant tant de calme, l'on se demande ce que va faire l'armée... mais quelle armée ? Quelques éléments en français, officiers et sous-officiers, pour encadrer les unités de l'armée royale laotienne... On tient les postes frontières ou « garnisonne » dans les villes... de temps en temps on fait une petite sortie dans la forêt voisine pour essayer de capturer au moins une fois un insaisissable ennemi.

Au fait, pourquoi le Viet Minh est-il si « fluide » ? Il est là, on le sait, mais quand on arrive pour lui rendre visite, il n'y a plus personne ! Eh bien, la ré-

ponse, la voici le Viet Minh est parfaitement renseigné sur nos projets et avant même que soient désignés les « devant-participer » à l'expédition, un messager est allé les prévenir discrètement du projet français d'attaquer tel ou tel repaire... Trahison ? Mais non, pas de si grands mots... Certes quelques soldats ont de temps en temps, devant quelques bonnes bouteilles et malheureusement devant un auditoire très attentif d'indigènes, la langue un peu trop longue... Mais un simple soldat ne sait jamais bien grand-chose, il n'est pas dans le secret des dieux !

J'ai une fois vertement admonesté, dans un bistrot chinois, un caporal transmetteur qui énumérait complaisamment à un collègue de l'artillerie les effectifs de notre unité, l'utilité relative de certaines de nos armes individuelles et tout un tas d'autres petits renseignements « sans importance » qui avaient cependant l'air de retenir très avantageusement le gargotier dans le voisinage immédiat de la table... Bien sûr, quand je lui fis remarqué que d'autres clients attendaient ses services, le chinois s'inclina très respectueusement devant moi, m'assurant, en français maladroit, que la conversation de mes très honorables concitoyens ne l'intéressait nullement, que d'ailleurs il ne comprenait rien aux subtilités de la merveilleuse langue de mon splendide pays et que, pour conclure, il serait très honoré si j'acceptais un verre d'une très estimable liqueur française. Devant cette obséquiosité de mauvais aloi, je ne pus retenir quelques mots assez crus, appellations non contrôlées, qu'il encaissa avec le même sourire poli au coin des lèvres, les mains toujours croisées sur son ventre rebondi, avec dans ses yeux si bridés que l'on se demande s'ils le sont de par son origine asiatique ou de l'excès de sa graisse une erreur d'ironie déplaisante.

Mais les secrets plus importants transpirent par une autre voix. Un militaire répugnerait à communiquer à un indigène des renseignements opérationnels mais les secrétaires civils de l'état majeur, tous annamites bon crin, qui doivent leur place à leur parfaite connaissance de la langue française, ces secrétaires n'ont vraiment aucun remords à vendre tel ou tel renseignement utile qu'ils ont glané dans la correspondance qui passe entre leurs mains, sur un chiffon de papier mis au rebut ou surpris bien « innocemment » dans la conversation de deux officiers du bureau voisin...

Et une preuve de ces indiscretions m'a été fournie un soir par le chinois qui tient le bistrot juxtant le quartier des transmissions. Quelques sous-officiers,

dont j'étais, avaient reçu l'ordre de se préparer pour partir le lendemain à l'aube en mission ; durée prévue de l'absence : une journée. Peu disposé à me délecter des seules rations K qui nous seraient attribuées, je demandais à l'aubergiste de me confectionner deux ou trois sandwiches et l'autochtone de me conseiller, souriant, de m'approvisionner plus abondamment car trois petits pains ne seront vraisemblablement pas suffisants pour une absence prolongée... que je ferais mieux de prévoir trois re-

pas, que là où j'irai je ne trouverai peut-être pas...

Je prie tout ce boniment pour d'habiles arguments commerciaux mais, pendant les 48 heures que dura notre raid vers un petit village pauvre et quasiment désert, je dus me contenter de grignoter les infâmes biscuits de ration K, tartinés du pâté des rations K, avec du chocolat vitaminé des rations K et des infusions de potage en poudre des rations K !!!

André GÉRAUD

L'adjudant Poff-Poff

L'ambiance du centre de transmissions de Vientiane ne serait pas exacte si j'oubliais de faire figurer au tableau un personnage pittoresque qui, s'il ne jouait pas un grand rôle dans la vie active du B.C.R. (Bureau Central Radio) était, au moins pour nous, une distraction. (Par respect pour son galon d'adjudant, même s'il le gagna sans le faire exprès et grâce à une longue patience, je ne dirai pas qu'il était la tête de turc du corps des sous-officiers.)

Poff-Poff, me direz-vous ? Mais ce n'est pas un nom français, ça ! Il résonnerait mieux dans la steppe ou la toundra que sur les bords du Mékong ! Eh bien, je vais vous faire une confidence — vous ne le répétez à personne n'est-ce pas ? — Eh bien, Poff-Poff, ce n'est pas son vrai nom ! Vous vous en doutiez ? Moi aussi !

Son vrai nom, l'ai-je jamais su ! Il figurait sans doute à son dossier mais, pour nous les transmetteurs, nous ne connaissions que Poff-Poff. Ah, c'était quelqu'un ce gars-là!...Mais aussi, qu'est-ce qu'il tenait! Jugez vous-même car je ne veux pas porter d'appréciations qui pourraient me coûter quinze jours d'arrêts de rigueur... (ah, c'est vrai que je suis civil maintenant !)

Bref, passons à la première anecdote.

L'une des charges de notre brave adjudant était de compter, chaque matin, les mots du trafic de la veille. Quoi, vous ne savez pas ça?... Il est vrai que vous n'avez pas fait votre service dans les transmissions...Bon: sachez que chaque fois que l'on envoie ou reçoit un télégramme, le nombre de mots dudit est mentionné dans son en-tête ; la journée terminée, on additionne ces chiffres et l'on a le nombre total des mots émis et reçus au cours de l'exercice de la veille. A quoi ça sert ?... Probablement à rien puisque dans l'armée le radio n'est pas payé aux pièces !...Toujours est-il que l'on compte...ou plutôt qu'il compte (il = Poff-Poff). Il faut savoir qu'à cette époque (1950) nous ne dispo-

sons pas de calculatrices. Evidemment, quand il y a un trafic journalier de quelques deux cent télégrammes dans chaque sens, ça fait de jolies additions; et, ma foi, quand on n'a pas fait Polytechnique, ni même Saint-Cyr, il est permis de trébucher le long de ces colonnes chiffrées! ah! si encore tous les nombres étaient de la même longueur... mais ouais, il y en a de trois chiffres ou d'un seul... S'ils donnaient tous quelque chose de rond, ça irait encore !... mais non, il y a des 139, des 7, des 83, des 247... encore heureux qu'il n'y ait pas de décimales!...

A neuf heures du matin, ponctuellement, Poff-Poff apportait le registre sur le bout de notre table de régulateur et, studieusement, il posait les facteurs: là, bien appliqué, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines, les centaines sous les centaines, les milliers... non, il n'y a pas de milliers, Dieu merci !

Puis venait l'opération proprement dite, opération titanesque s'il en fut : faire le compte ! Les machines à calculer existaient dans les catalogues mais nos services n'en étaient pas dotés.

Avant d'attaquer un tel œuvre, une minute de relaxation s'impose : extinction de la cigarette, large regard sur l'horizon (deux palmiers et une paillote de l'autre côté de la rue), une large inspiration et... 7 et 45 : 52... plus 9 : 61... plus 17... (dommage qu'il n'y ait que cinq doigts à chaque main... que ce serait pratique s'il y en avait dix-sept !...)

Ah, ça y est... 78... et 13... (79, 80, 81, 82, ...), 91 et 147... (là, ça se corse !...Poff-Poff voudrait être mille-pattes !)...

Mais ce n'est que le début ; il faut l'entendre - car il calcule à haute et intelligible voix le bougre, il faut l'entendre donc, doubler le cap des 1000... puis des 1500...

On sent alors jusqu'où peut aller la puissance du cerveau humain ! C'est tout simplement fantas-

tique...

- 1873 et 83... (hein, essayez d'ajouter ceci à cela en moins de temps que Poff-Poff !... 1 minute 9 secondes 3 dixièmes... qui dit mieux ?)

C'est alors que nous intervenons, nous, ses commensaux ; car nous sommes rosses, peut-être, mais les occasions de se divertir sont si rares à Vientiane!

- 1962 et 327...

- 2343, énonce à haute voix le régulateur de service, feignant de déchiffrer le numéro d'ordre d'un document qu'il vient de recevoir.

- 2343, reprend imperturbablement Poff-Poff, ravi de ce que le ciel lui envoie ses voix !... 2343 plus 27... 2360... plus 83...

- 723, énonce derechef le régulateur à la cantonade.

- 723, répond en écho Poff-Poff...tiens, ça baisse!... (Je vous le disais bien, ces mathématiques !)... Mais Nom d... (censuré) qu'est-ce que vous me faites dire espèces d... (re-censuré)... Faut tout que je recommence !...

Vaste regard aux palmiers et à la paillotte d'en face, profond soupir de résignation et...

- 7 et 45, 52... plus 9, 63...

(L'auteur s'excuse des erreurs pouvant être relevées dans ces additions, mais elles sont le reflet très strict de la vérité... D'ailleurs, dans les transmissions, on n'est pas à un mot près... et personne n'ira vérifier les comptes!)

Monotone, la litanie des chiffres recommence, psalmodie lancinante...

- 1842 et 47...

- 1950, jette le régulateur excédé après un regard sur le calendrier.

- 1950, répète Poff-Poff.

-Et même 12 Janvier 1950 !

- Et même... mais nom de nom d... (re-censuré).

Résigné enfin, Poff-Poff plie bagages et se retire dans sa chambre ; là, dans le calme, il va mener à bonne fin son travail, loin de l'ironie des hommes, seul avec lui-même... et avec ses additions, hélas!

Mais dès le lendemain matin, il est là, son registre devant lui au bout de la table, car chaque jour est le lendemain de la veille, comme dirait l'autre, et la veille des centaines et des milliers de mots ont été envoyés et reçus ; et le lendemain, il faut les compter ! La vie est ainsi faite !...

Heureusement il y a les après-midi ; et les après-midi, quand les comptes du matin sont terminés, ce qui arrive parfois, notre brave "juteux"... oh,

pardon! notre brave adjudant vient rôder dans le centre... pour nous aider... pour s'instruire... et pour se "garder la main", comme il dit, en recevant en doublure quelque télégramme radio.

Naturellement, il arrive parfois de mélanger les lettres ensemble... en morse, c'est humain! (hou là là... où ai-je été chercher ça ?) Quel radio digne de ce nom n'a pas pris un N répété pour un C ? (En morse, N se fait —. et C—.—.) Hein ?... vous me direz que le gars, à l'autre bout de l'onde (si j'ose dire), doit manipuler rudement mal... mais pour Poff-Poff, un radio qui émet à plus de trente signes/minute n'est pas capable de bien calligraphier l'alphabet de Morse (-Samuel, 1782-1872).

Quel sourire de satisfaction ne naît-il pas sur ses lèvres quand il a capté un message ; alors, relevant très professionnellement ses écouteurs sur les tempes, il annonce :

- Régul (régulateur) ! Un chiffré !

Je me précipite et examine, sceptique, cette théorie de groupes irréguliers, me demandant dans quelle catégorie ranger cette nouvelle codification... ça donne à peu près ceci :

AN OEF RNN FCAS

RSOGGGE RRLOAA

Tout compte fait, comme il y a 25 lettres, ce doit être des groupes de cinq... donc un "Chiffre Etat-Major".

Mais le radio, le vrai qui a assisté en souriant à la scène me tend son papier

-Voilà ma version, fait-il.

Celle-là, elle est plus claire... elle est même tout à fait claire :

POSTE ENCERCLE - ENVOYEZ RENFORT (Pour des raisons de sécurité faciles à comprendre, et malgré l'ancienneté des faits, nous avons changé le texte du télégramme... mais le parallèle reste valable.)

J'aime mieux ça! (Professionnellement parlant).

Bien sûr, Poff-Poff est un peu décontenancé... Soit, il a peut-être mal coupé ses mots et mal saisi une ou deux lettres !... Mais le malheur veut que pas une seule lettre des deux versions ne coïncide... même pas le nombre des lettres !

Et quand le soir même Poff-Poff annonça qu'il allait prendre "la presse", que les opérateurs-radio me comprennent, je ne pus m'empêcher de m'esclaffer à son nez, sans respect pour son galon !... (la presse est un distributeur automatique de textes préenregistrés émis).

Un dimanche après-midi, le centre-radio était tranquille ; je veux dire que le lieutenant était absent, le

chef de B.C.R aussi, le radio du réseau « air » aussi (car il n'y avait pas d'avion en opération ce jour-là!), Poff-Poff était lui aussi en ville...

Nous étions donc seuls, l'opérateur radio et moi-même, le régulateur pour assurer la permanence lorsque, le voilà qui arrive, nonchalant, un mégot au coin des lèvres... un petit salut amical à la ronde et il s'installe au bureau déserté par le chef de centre, fouillant tiroirs et classeurs, compulsant d'imposants paquets d'archives, auxquelles il ne comprend sans doute strictement rien, mais avec un air si compétent que l'on s'y laisserait prendre ; que voulez-vous, Poff-Poff est comme ça : il aime à se donner des airs de personnage important... et pour l'instant il est chef de centre !...

Ce qui fit naître en mon esprit une innocente plaisanterie, le trafic étant momentanément au point mort, je m'accordai cinq minutes de détente ; me penchant vers mon voisin, un caporal-chef que j'initiais aux arcanes de la régulation, me penchant vers lui, donc, je lui dis :

- Ecoute, vieux, je vais te foutre quatre jours de taule ! (Prière d'excuser le vocabulaire mais je suis tenu, par respect de la vérité historique, de citer les termes exacts, fût-ce même pour relater mes propres paroles. D'ailleurs, tout français normalement constitué, ayant accompli son temps réglementaire sous les drapeaux, trouverait invraisemblable que j'écrive, pour respecter les enseignements de mon professeur de rhétorique : Dîtes, cher caporal-chef ; je vais, usant de mon pouvoir répressif, vous gratifier de quatre jours de prison. (Tant pis pour moi si l'emploi de mots un peu crus doit être, un jour, un obstacle à mon admission à l'Académie Française!)

- Hein? De quoi?...sursaute mon adjoint en fermant précipitamment un roman policier comme un collégien pris en faute ; tu exagères !...y'a pas d'boulot, j'peux bien bouquiner un peu!

- Triple idiot!... c'est une blague que je veux faire à Poff-Poff ; je vais te porter un motif à la gomme, histoire de voir si Poff-Poff réagira.

Quelques instants de réflexion puis, saisissant un morceau de papier, je notai : "Quatre jours de prison au Caporal-Chef X., par ordre du Sergent Géraud. MOTIF : N'a pas emprunté la voie hiérarchique pour se rendre du B.C.R au mess". Bien sûr, ça ne valait pas les chefs-d'œuvre du genre mais ces derniers sont généralement involontaires (exemple, la punition qui fut portée par un adjudant de compagnie alors que j'étais à Montargis : « Huit jours de consigne au soldat Y... MOTIF : Rô-

daît, autour de cuisines avec un air vorace... » Ou bien le classique: « Ayant reçu l'ordre de mettre du crésyl dans les cabinets y a mis de la mauvaise volonté... ») Bref, avec mon motif à la noix, je ne cherchais qu'une occasion d'égayer un peu cet après-midi dominical.

Je me présente au bureau et me mets au "garde-à-vous".

- Mon adjudant, j'ai l'honneur de vous soumettre une punition que je viens de porter contre le caporal-chef X.

Donnez ! ... C'est bon, allez!

Je me retire tandis que Poff-Poff étudie ma prose ; à peine suis-je à ma place qu'il me rappelle. Zut!...ça n'a pas pris! Tout penaud, je rectifie la position.

- Dites, Géraud, vous ne savez pas qu'un sergent n'a pas le pouvoir de punir de prison?

Je n'en reviens pas!

- Tout au plus de la consigne, précise le sous-officier supérieur. Dois-je corriger et maintenez-vous la punition pour quatre jours de consigne?

Je n'hésite qu'à peine:

- Oui, mon adjudant!

Et, très dignement, sous mes yeux, Poff-Poff appose son paraphe avec la mention "Approuvé", puis, rangeant le document dans le dossier des pièces en instance:

-Je n'ai pas jugé bon d'augmenter la peine; le lieutenant appréciera lui-même !

- Certainement mon adjudant.

Sur le soir le lieutenant vint faire sa tournée ; il était de bonne humeur, heureusement, l'équipe de football des transmissions, dont il était un fervent supporter, ayant remporté une éclatante victoire par 5 à 1 sur une sélection de l'Armée Royale Laotienne.

Immanquablement, il alla jeter un coup d'œil sur le dossier "Instances"...

A ce moment le copain du service de nuit vint me relever... je m'éloignai discrètement.

Dix minutes plus tard j'étais attablé au mess quand une ombre épaisse s'arrêta près de moi... je levai les yeux... c'était Bouddha... pardon! le lieutenant ; il souriait tenant à la main un papier un papier où je reconnus mon écriture !... Puis, sans dire un mot, il s'approcha du bar et afficha le "document" à l'un des montants de bois.

J'eus mon petit succès ; Poff-Poff en eut un plus grand dont je ne fus pas jaloux.

Pauvre Poff-Poff !

André GERAUD

Nuit de veille au Laos.

Souvenir de ma guerre d'Indochine

N B : Je parle de "ma" guerre car j'ai conscience de ne pas avoir vécu ce conflit de la même façon que mes "camarades de combat" ! Cette anecdote date de 1950, j'avais 20 ans à l'époque.

Une petite pièce faiblement éclairée du centre de transmissions. deux hommes étrangement silencieux...

L'un, casque d'écoute aux oreilles, c'est l'opérateur radio de la « sécurité » : inlassablement, il balaie la plage d'ondes du secteur, attentif au moindre appel qui, à cette heure insolite où tout trafic régulier a cessé, signifierait un cri d'alarme. L'autre, c'est le "régulateur", dont le rôle est de faire le tri entre les messages de routine et ceux nécessitant une réaction circonstanciée...

Mais le Laos dort, et l'on a peine à croire qu'en quelque point du pays quelqu'un, fût-il un ennemi, ose profaner le calme mystérieux de cette nuit indochinoise.

Car ce mystère, on le sent là, tout autour... la nature enfin libérée du joug de l'homme s'accorde quelques heures de liberté, une détente aux répercussions étranges, un peu sinistres même à nos oreilles habituées aux seuls bruits diurnes.

Cette nuit, je suis de permanence. J'écoute la nuit et, malgré moi, je frissonne. J'envie mon camarade qui, occupé par son poste, ne prête attention à rien d'autre. Mais moi, le régulateur, dont le travail est de réceptionner ou d'expédier les messages qui se présentent de jour comme de nuit avec ordre d'effectuer des rondes de sécurité dans le cantonnement, j'ai tout le loisir d'ausculter la nuit.

Trois heures du matin !... Armé de ma mitrailleuse je suis allé patrouiller dans le « quartier », un peu ému tout de même malgré la routine de cette promenade solitaire. Près des baraquements où l'on sent dormir les camarades, on est encore rassuré. Mais on perd un peu de cette maigre confiance quand nos pas nous conduisent vers les paillotes proches, vers cette avancée de campagne où bouquets de palmiers et clôtures de bambous projettent, sous la clarté de la lune, de grandes et étranges ombres...

Un beuglement, puis un autre, là-bas, vers la mare...

Je n'ai pu réprimer un sursaut et pourtant ce ne sont que les crapauds-buffles qui chantent à leur manière la saison des pluies. D'une paillote proche un gecko lance son cri grave et enroué tandis qu'une ombre se glisse furtivement le long d'une haie, d'un éclair de ma lampe électrique j'ai identifié le rôdeur : ce n'est qu'un chien galeux mais mon doigt, qui s'était crispé sur la gâchette de mon arme, a du mal à se détendre.

Et, pour ne m'épargner aucune de ces petites émotions propres aux gardes exotiques, voilà que dans le lointain un lent martèlement se fait entendre, sourd, lancinant : le tambour de bronze qui, d'une pagode à l'autre, invite les bonzes à la prière matinale...

Je retourne vers le centre de transmissions où je vais pouvoir marquer, une fois de plus, sur le "cahier de veille" un laconique "R.A.S." (Rien à Signaler). De sa place le radio me fait signe, m'offre une cigarette et, repoussant ses écouteurs sur ses tempes, s'accorde quelques secondes de répit :

- Ça va?

- RAS... Et toi

- Pareil !.. Jamais rien sur ce p.. de réseau !

Histoire de m'occuper, je mets en marche un autre appareil radio. A cette heure-ci on doit pouvoir capter des émissions de France... Mais le réseau est brouillé ; seul Monte-Carlo est, par bribes, intelligible... Je cherche ailleurs ; soudain une voix chaude, agréable et féminine, me parvient avec une netteté parfaite... Enfin, par-delà les mers, un écho de France !... Mais alors je suis vite édifié et je ne peux m'empêcher de taper sur l'épaule du copain pour qu'il écoute lui aussi l'aimable speakerine qui justement parle des soldats du Corps Expéditionnaire d'Indochine : à l'entendre nous ne sommes pas moins que "d'ignobles mercenaires assoiffés de sang à la solde des impérialistes américains".

Le copain se marre tandis que je ne trouve plus sympathique du tout la voix féminine, chaude et suave, de l'invisible oratrice. J'attends cependant la fin du message pour apprendre que Radio-Moscou vient de nous gratifier de sa quotidienne émission dirigée sur l'Indochine !

Dégoûté, je m'installe devant mon bureau. Distraitemment, je tire d'un casier un quelconque roman policier mais, ce faisant, j'ai troublé le sommeil d'un escadron de moustiques. En short et chemisette, j'offre une cible de choix à leur offensive. Je me défends vaillamment, écrasant en de sonores battements de mains jusqu'à trois insectes à la fois...

Cet exercice m'a mis en nage et je bats en retraite pour aller m'affaler sur une chaise dans un coin sombre de la pièce en m'enveloppant d'un nuage de fumée de cigarette.

Soudain, un bruit insolite me fait dresser l'oreille : là, juste sous la fenêtre aux persiennes closes, un léger clapotis d'eau et un murmure étouffé de voix. Sans bruit je me lève, j'arme doucement ma mitrailleuse puis, saisissant de ma main libre ma torche électrique, je sors du centre. La lune s'est un peu cachée et, quand j'ai tourné l'angle de la maison, j'ai du mal à distinguer ce qu'il y a autour de moi. Le long de la rue, le caniveau large et profond déborde des eaux de la dernière pluie. Je m'avance prudemment sur le ponton de bois qui, devant le portail du centre de transmissions, enjambe ce ruisseau saisonnier et je risque un œil sur l'enfilade de la rue. C'est alors que, scrutant l'obscurité, je distingue juste au-dessous de la fenêtre de mon bureau deux puis trois ombres accroupies, penchées vers l'eau, qui se livrent à un travail mystérieux.

Durant quelques secondes, les suppositions les plus diverses se forment dans mon esprit : au premier abord, il m'apparaît que ce sont trois "viets" (soldats du Vietminh, nos ennemis) occupés à déposer un engin explosif destiné à saboter le poste des transmissions, centre nerveux de la place... à moins qu'ils ne fassent qu'espionner, repérant les lieux, évaluant les effectifs (moi tout seul !) chargés de la garde nocturne... Dans tous les cas, ces trois ombres ne me semblent pas très catholiques. Tout en me demandant si je vais avoir le temps de faire les sommations réglementaires avant de tirer, j'assure ma mitrailleuse sous mon aisselle, m'embusque derrière le pilier du portail et, surgissant brusquement pour créer un effet de surprise, je projette le faisceau de ma lampe électrique sur le groupe mystérieux. Surpris les trois individus se redressent, regardant apeurés cette lumière qui les

aveugle. Mais mon doigt qui déjà tâtait la gâchette de mon arme se relâche : je viens de reconnaître la caractéristique coiffure des soldats l'armée locale : le béret gurkha des chasseurs laotiens.

Le premier moment d'étonnement et de soulage-

ment passé, je m'avance vers eux. Furieux, je les apostrophe en un langage où se mêlent curieusement des mots français et des bribes de phrase en dialecte local

Menhian ?... Qu'est-ce que vous f. .ichez là ?

Ils se regardent, perplexes... que peut bien leur vouloir ce "faland" si courroucé

Alors ? Menhian ?

Pas très rassurés, ils s'expliquent en un langage que je ne comprends qu'à peine mais où il est, me semble-t-il, question de pêche. Ce disant, ils me montrent un chapelet de grenouilles frétilantes qu'ils viennent de pêcher.

Je suis trop honteux de mon inutile frayeur de tout à l'heure pour apprécier le pittoresque de cette situation, aussi est-ce sans aménité que j'essaye de leur faire comprendre qu'il est défendu et dangereux de pêcher des grenouilles, en pleine obscurité, devant un poste militaire. Ils ne comprennent pas un mot de mon discours, j'en suis sûr, mais ils opinent avec conviction.

-Oui chep' !... Oui chep' !...

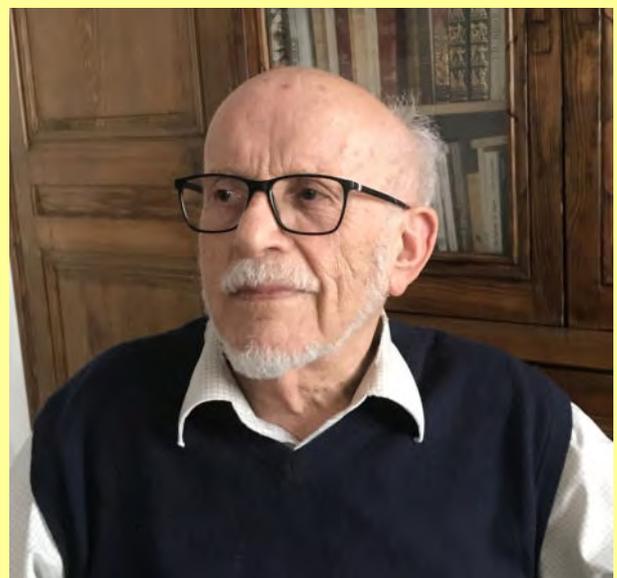
De guerre lasse, réprimant ma furieuse envie de leur faire comprendre la chose avec des arguments plus physiques, j'éructe :

- Allez, f...ichez-moi le camp, et plus vite que ça !.. Païfoun ! Vai..., vaï !..

Ils n'ont pas attendu la traduction pour estimer que l'entretien était clos et le faisceau de ma lampe accompagne jusqu'à la limite de la nuit la fuite éperdue de mes trois petits soldats laotiens pêcheurs de grenouilles...

L'heure suivante, une seule mention précédait ma signature sur le registre de service : R.A.S.

André GÉRAUD



Souvenir de ma guerre d'Indochine : face aux viets, les mains dans les poches

Je parle de "ma" guerre car j'ai conscience de ne pas avoir vécu ce conflit de la même façon que mes "camarades de combat" !

Cette anecdote date de 1949, j'avais 20 ans à l'époque ...

Quel titre à sensation, hein, mes amis ? C'est ce que j'ai trouvé de plus significatif pour l'anecdote que vous allez lire avec, je l'espère, moins d'angoisse que j'en eus à vivre cette aventure...

Mais avant de vous emmener avec moi à travers ce Saïgon que je découvre peu à peu. Je dois vous faire un aveu mon titre est faux !... Et oui... je n'ai jamais été "face aux Viets" pour la bonne raison que toutes les fois où j'ai eu affaires avec eux dans l'exercice de leurs fonctions, je n'en ai jamais eu un en face de moi... Pas plus en face, d'ailleurs, que derrière, qu'à droite ou qu'à gauche... et ce, pour la raison bien simple que ces gens-là évitent de se montrer quand ils font parler la poudre ! J'avoue d'ailleurs que je les comprends fort bien et que nous-mêmes militaires français, essayons de faire comme eux - mais avec moins de succès, hélas - lorsque nous partons en patrouille.

C'est en effet le poison, en Indochine, de ne pouvoir distinguer un méchant Vietminh d'un gentil Vietnamien, ce qui fait qu'on a pris l'habitude, pour éviter les bavures, de considérer tous les autochtones comme de fidèles sujets de S. M. Bao Daï... au risque de s'en mordre les doigts, après... pour peu qu'il soit encore loisible alors de se livrer à cette fâcheuse manie.

Mais venons-en à notre histoire

Ayant décidé, avec un camarade, d'aller faire un tour dans « Saïgon by night » nous quittons le camp Petrus-Ky pour nous rendre en ville où nous nous offrons une séance de cinéma dans une salle de la rue Calinat. Deux heures de détente, deux heures d'oubli. En sortant, je m'étonne de voir tant de choses bizarres... Ah oui, c'est vrai... je suis en Indochine !.. Nui besoin de courir après un taxi : les chauffeurs vous harcèlent à peine avez-vous mis le pied sur le trottoir. Mais nous préférons rentrer plus lentement en cyclo-pousse, afin

de mieux nous imprégner du charme de l'Extrême-

Orient !

Après avoir indiqué au coolie qui pédale derrière moi notre destination - « camp Petrus-Ky » - je me perds dans la contemplation de la fumée d'une « Cotab » à l'odeur de pain d'épices Trois mètres derrière, le cyclo de mon copain suit fidèlement tandis que les deux pédaleurs, petits mais musclés, entretiennent une conversation interminable dans un langage pour nous incompréhensible. Les cycles filent bon train... Les réverbères s'espacent puis disparaissent, les voitures se font plus rares, les piétons peu à peu ont déserté les trottoirs le brouhaha de la ville a disparu et c'est ce grand silence inhabituel, que trouble seul le cascading dialogue des coolies, qui me tire de ma rêverie J'essaye de percer la nuit absolument opaque autour de nous ; je regarde ma montre et je m'inquiète il y a près d'une demie heure que nous roulons et nous sommes apparemment en pleine campagne Or, lors du voyage "aller" nous n'avons longé que des rues très passantes et éclairées, et dix ou douze minutes seulement avaient suffi pour le voyage... Je me retourne ; l'autre cyclo suit toujours et mon camarade semble complètement envoûté par le charme de cette tiède nuit d'orient A la lueur du lumignon fumeux qui sert de feu de position à son "taxi", je l'aperçois qui, comme moi une minute plus tôt savoure sa cigarette en s'imaginant bien loin d'ici. Je voudrais bien y être aussi, mais matériellement. D'un geste je fais signe au second cyclo de voir à ma hauteur et à mi-voix je questionne mon camarade :
- Sais-tu où nous sommes ?

Il sourit, croyant que je veux faire de l'esprit et le trouvant un peu lourd. Je sens que, d'un geste large, il va me montrer la ville tout à l'entour, mais son sourire se fige au fur et à mesure que son coup d'œil circulaire lui révèle cette absence de Saïgon autour de nous ! Comme à moi, toutes les histoires que racontent tes anciens doivent lui revenir à l'esprit car il se montre franchement inquiet :
- Mais, où sommes-nous ? me rétorque-t-il...

C'est à mon tour, cette fois, de trouver que cette question manque d'originalité mais, en ce moment, nous n'avons, ni l'un ni l'autre, le cœur à plaisanter. La situation, malgré la nuit, nous semble assez claire : on est en train de nous mener là où nous ne

n'avons pas du tout envie d'aller.

Nous ne sommes pas encore très loin de la ville, mais une ancienneté de seulement trois jours dans ce pays nous a appris que les Viets, eux non plus, n'étaient pas très loin de Saigon... bien souvent ils sont même dedans si l'on en croit les attentats qui s'y perpètrent de temps à autres. Vous imaginez donc la nature de notre préoccupation du moment. Nous demandons alors à nos aimables conducteurs de s'arrêter Ils n'ont pas compris car ils pédalent de plus belle...

- Arrête ! (Mais ce mot français, pourtant exprimé sur un ton péremptoire, semble peu leur être incompréhensible)

- Stop ! ordonne le copain qui se découvre bilingue (mais, not speak english I suppose)

« Dites-leur en vietnamien », me conseillez-vous. Oui, bien sûr mais comment ?... Fébrilement, je repasse dans ma mémoire les quelques mots glanés çà et là depuis hier : "tao dal" ?... non, ça veut dire "combien" ?... "mao lène" ?... ah non, ça veut dire "plus vite"... Ah, ça y est

-Toi !

Je suis pourtant certain de la signification impérative de ce mot mais nos bonshommes n'en contiennent pas moins de pédaler à qui mieux mieux. Le copain et moi on se regarde en silence avec un grand point d'interrogation dans le regard

Oui, je vous vois venir : "menacez-les avec vos armes", allez-vous me dire ? Si vous avez un revolver, ou même un simple petit canif à cran d'arrêt, prêtez-le moi car, en fait damne à feu, je n'ai que mon briquet et pas même une lime à ongles comme arme blanche ! (Il faut savoir qu'à Saigon les militaires, en dehors de leur service, ne sont pas armés... Peut-être bien que nos coolies, eux, ne le savent pas mais comment le vérifier?) C'est alors que je me souviens d'un film policier dans lequel un personnage utilisait son revolver en le pointant à travers la poche de son veston... Je n'ai pas de revolver, comme je viens de vous le dire, et je n'ai pas de veston non plus; mais, bien qu'en short, j'use du même procédé : main dans la poche, le doigt tendu pour donner à travers l'étoffe l'impression d'une arme redoutable, je me retourne sur mon siège et, mon « arme » braquée dans sa direction, je réitère à mon cyclo l'ordre de s'arrêter : « Toi ! »

Mon regard doit avoir vraiment l'air mauvais car mon homme, imité par son collègue, retrouve l'usage de ses freins.

- Allez... demi-tour... et mao len

- Mais. Petrus-Ky là-bas ! me répond l'obligeant coolie en nous montrant du doigt un point dans l'obscurité. Je ne vois rien, bien entendu, mais je constate que l'homme a retrouvé l'usage de la langue française

- Non... No... Niet et puis, zut ! Demi-tour, on rentre à Saigon !

Ils ont l'air désolé, ces braves types, de nous voir si contrariés mais, après un dernier regard sur mon arme inquiétante, ils obtempèrent. Un quart d'heure plus tard nous retrouvons avec soulagement les lumières et les maisons. Le poste de garde, à l'entrée de la ville, ne remarque pas plus notre rentrée au milieu des passants qu'il n'a vu notre sortie tout à l'heure. Je n'ose pas aller reprocher aux sentinelles leur négligence de peur de me voir poursuivi pour être allé me promener hors de la zone de sécurité, mais je n'en pense pas moins !

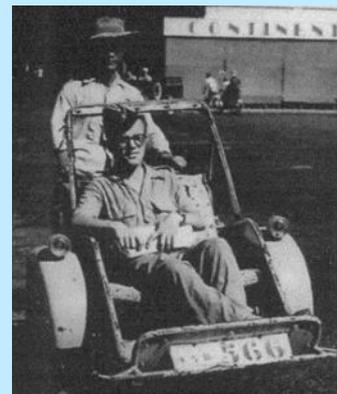
Enfin, la grille d'entrée du Camp Petrus-Ky je n'avais jamais remarqué qu'elle avait un air aussi sympathique !...

Je règle la course avec un billet de cinq piastres... mais mon coolie se met à glapir : « Toi donner que cinq kips... pas assez..., longue promenade... toi, payer plus !... »

Ça, c'est un comble !... Me voyant aux prises avec un interlocuteur de plus en plus véhément, un "M. P." (policier militaire) se rapproche en faisant négligemment des moulinets avec sa matraque et le cyclo, prudent, effectue alors un repli stratégique.

Comme je raconte notre aventure au sous-officier qui commande le poste de garde, en lui montrant notre itinéraire sur la carte murale et en concluant par la réclamation des honoraires qui nous a été faite, il me répond avec le plus grand flegme : « Eh, mon vieux, il a été déçu le gars : les Viets lui auraient remis cent ou deux cents piastres pour ton transport, et toi tu ne lui en donnes que cinq... Faut être logique !... »

André GÉRAUD



En moto pousse, Saigon 1949

Une troupe scoute franco-vietnamienne au Laos (Indochine) dans les années 1950 par André GÉRAUD



Prise de contact avec le mouvement scout de VIENTIANE

décembre 1949 :

Je suis allé rendre visite au missionnaire qui cumule les fonctions de curé de l'unique paroisse de Ventiane et celle d'aumônier militaire. Au cours de la conversation j'apprends qu'il y avait ici, au Laos, une troupe scout et mon interlocuteur, voyant l'intérêt que je portais à cette information, me proposa de me mettre en rapport avec son animateur, fonctionnaire français, économiste du lycée laotien Auguste Pavie... chose possible si l'armée me laissait libre d'assister à la réunion de cette association qui devait alors avoir lieu ici-même le lendemain !

Sitôt dit, presque aussitôt fait ! Le lendemain, vacation et repas terminés, j'arrive à 15h30 la "Mission catholique", siège du local scout. Le C.T. (Chef de Troupe) y dirige une répétition du spectacle que la patrouille vietnamienne se propose de présenter lors de la prochaine veillée de Noël. L'animateur des scouts profite d'une pause pour me résumer

l'histoire de cette troupe qu'il a fondée et qui est composée actuellement de quelques français, fils de militaires pour la plupart et d'un peu plus d'annamites, tous catholiques et affiliés à l'association des "Scouts de France". Répartis en trois patrouilles, ils seront l'effectif de base de l'unité qui prend forme...

Ne voyant pas d'objections à ce que je m'occupe de jeunes scouts en dehors de mes heures de service, les autorités militaires m'autorisent à revêtir leur uniforme ; je pense qu'elles considèrent un peu le scoutisme comme une sorte de préparation militaire ! je peux rejoindre "ma" nouvelle troupe et préparer et peaufiner avec elle le spectacle autour d'un feu de camp qu'elle veut offrir au public.

Le 1er janvier 1950 est un grand jour pour la "1^{ère} Vientiane", officiellement reconnue par le Q.G. de l'Association des Scouts de France. La troupe est rassemblée sur le parvis de l'église-cathédrale où doit se dérouler la cérémonie de la promesse scout de huit novices.



(1) Salut scout de la main droite et la gauche sur l'étendard, deux novices font leur promesse par devant le capitaine Jean Deuve (commissaire de district scout dans le civil) entouré de l'abbé Nan Tha, aumônier, et de Jean Bray, chef de la Troupe.

(2) le prêtre barbu, à demi caché à gauche du capitaine Deuve et le R.P. Chottard, est un missionnaire O.M.I., curé de la paroisse de Vientiane et aumônier militaire par intérim !

(3) L'aumônier bénit les deux impétrants en présence, au 2ème plan, Claude Hareux 1er (Chef de patrouille).

janvier 1950 :

Le climat caniculaire ajouté à l'ambiance électrique d'un central de transmissions ont rendu aujourd'hui insupportable le travail de régulateur effectué depuis 72 heures, sans interruptions hormis quelques courts instants de repos sur le lit de camp installé dans un coin du local de régularisation. La raison d'une telle situation est que nous ne sommes que trois régulateurs pour assurer à ce poste une présence ininterrompue, de jour comme de nuit, mais que depuis avant-hier j'ai dû remplacer mes deux camarades victimes, l'un d'une crise de paludisme et l'autre d'une dysenterie ! Heureusement ces absences ne se sont pas prolongées, ce qui m'a permis d'être relevé de mon poste et, au bord de la crise de nerfs, d'être transféré pour cette nuit à l'hôpital.

Alors, bien reposé après l'absorption d'une bonne dose de sirop de chloral, je me suis réveillé le lendemain frais et dispo pour bénéficier d'une « journée de récupération » dont j'ai immédiatement profité pour m'occuper de mes scouts en leur faisant faire quelques exercices ludiques et sportifs. Pas longtemps d'ailleurs car, présomant de mes forces retrouvées, j'ai voulu leur donner l'exemple en exécutant devant eux un "soleil" à la barre fixe...



André Géraud exécutant un « soleil » à la barre fixe...

mais ... manque de pot, pas si fixe que ça car la barre tourna, laissant choir l'athlète, tête en avant et face contre terre, donnant ainsi au premier C.P. (Chef de Patrouille) l'occasion d'étrener son badge de secouriste en posant une compresse sur mon nez ensanglanté et en accompagnant ma démarche chancelante jusqu'à l'hôpital voisin du terrain de sport. La petite infirmière laotienne qui me donna les premiers soins ne trouva rien de mieux pour désinfecter mon appendice nasal tuméfié, sans heureusement être cassé, que de l'asperger de mercurochrome tandis que le chirurgien arrivé sur les lieux ne put s'empêcher de sourire en découvrant ma face clownesque.

février 1950 :

J'ai repris mon même travail après avoir passé trois semaines à l'hôpital ! Je n'ai pas compris les raisons d'une telle mesure car personne n'a pris la peine de me dire si cette hospitalisation prolongée résultait de la simple consultation médicale du 30 janvier ou si celle-ci avait appelé un complément d'information, en rapport avec mon accident du mois dernier.

Personnellement, ne ressentant aucune gêne ou douleur et m'en voulant de constater que, du fait de mon absence et de l'absence de remplaçant, ma charge de travail avait été répartie entre mes deux collègues régulateurs, j'ai demandé et obtenu l'autorisation de mes scouts.

En même temps que je reprenais mon service militaire, j'ai retrouvé mes périodes de temps libres et, partant, celles de mes activités scout, c'est-à-dire pour aujourd'hui la préparation de la fête du Têt (jour de l'an annamite) à laquelle nous ne manquerons pas de participer le week-end prochain.

Un jour faste pour notre troupe qui vient d'être officiellement reconnue par le Q.G. National S.D.F. sous le nom de :

**1^{ère} VIENTIANE - Groupe Saint Georges -
District du LAOS.**

mars 1950 : Première grande sortie de l'année : à l'issue de la grand-messe, sac au dos (pour ceux qui en ont un) nous partons vers l'aventure... le soleil tape dur et s'il fait déjà chaud sous les quelques arbres de la savane, inutile de dire ce que nous éprouvons en traversant les rizières complètement asséchées en cette saison... Le jeu de piste tracé par les scouts annamites habitués à ce climat, nous conduit en pleine brousse par des sentiers impossibles où nos pas soulèvent un nuage de fine poussière qui nous brûle les yeux et la gorge tandis que la sueur nous colle sur tout le corps.

Arrivés sur le lieu choisi, quelques garçons

moins fatigués aménagent « un coin salle à manger », tandis que trois autres aident le chef Parreau (un ancien scout qui s'est proposé pour me seconder) à construire un foyer et à cuisiner un déjeuner consistant, des nouilles en l'occurrence, pour satisfaire une quinzaine d'estomacs criant famine ! Nous sommes tous torses nus tellement la chaleur est insupportable, si tant est que, voyant les cuistots ruisselants comme s'ils sortaient de la douche, je suis amené à leur ordonner "d'abandonner leur fourneau" et d'aller s'asseoir à l'ombre pour déguster les entrées froides (?) et boire quelques gorgées des deux litres d'eau (tiède) que chacun avait dû apporter pour sa propre consommation, le liquide nécessaire à la cuisson des nouilles ayant été prélevé sur place dans un trou d'eau réputée potable... à condition d'avoir été préalablement assaisonnée d'une bonne dose de chlore !

À peine reposés les scouts vietnamiens proposent aux français une partie de prises de foulard et, pour corser le match, les entraînent dans un taillis de hautes plantes qui essaient leur pollen sur la peau mouillée de sueur des joueurs qui les piétinent et qui, bientôt, se mettent à se gratter de plus en plus frénétiquement avant de se précipiter vers un plan d'eau plus ou moins douteux pour se débarrasser de cette poussière végétale qui nous colle à la peau ! Bien qu'ils en soient eux-mêmes victimes, le spectacle de cette frénésie fait bien rire nos amis vietnamiens lorsqu'ils nous racontent que cette herbe irritante s'appelle dans leur langue " niá faland " (en français " herbe française ")

12 mars 1950 :

Un avis est passé dans les nouvelles locales de Vientiane :

**« Actuellement en résidence à Vientiane,
un petit groupe d'anciens scouts serait
heureux de former un cercle d'amitié scout
avec les anciens Eclaireurs de France,
Eclaireurs Unionistes, Eclaireuses Unionistes,**

**Scouts de France et Guides de France
et les invite à une première réunion qui aura
lieu le dimanche 12 Mars à 17h30
chez Madame de SAINT-ANDRE
à la Maison de Passage.»**

Comme prévu, la réunion annoncée ci-dessus a donc eu lieu avec la participation des personnes suivantes : outre Madame de Saint André, cheftaine des Guides et son mari; R.P. Chottard, curé de Vientiane et aumônier militaire; médecin-capitaine Gerin, ex-commissaire Scout de France; mademoiselle Poupard, infirmière et guide de France; monsieur Jean Bray, chef de la troupe Scout de France de la 1ère Vientiane; sergent-major des transmissions Kerma Bacchir, ex-éclaireur musulman ; monsieur Aufauvre, chef de la troupe scout laotienne de Vientiane; transmetteur Parreau, 2ème assistant du chef de troupe de la 1ère Vientiane; un militaire (de passage), chef de la troupe scout laotienne de Luang-Prabang et moi, sergent des transmissions et 1er assistant du chef de la troupe Scoute de France de la 1ère Vientiane.

Avril 1950 :

Je suis de service un dimanche matin au centre des transmissions... Vers 11 heures, un de mes scouts en uniforme apparaît timidement à la porte pour me communiquer de la part de notre chef de troupe que celle-ci est de sortie et que je pourrai la rejoindre dans l'après-midi dans le secteur de Chi-Naï-Mo, à 6 km de la ville. Relevé vers 12h30 j'engloutis mon repas en quatrième vitesse puis j'enfourche mon vélo... 6 kilomètres sur une route poussiéreuse et creusée d'ornières sous un soleil de plomb ! J'arrive à Chi-Naï-Mo mais n'y trouve aucune trace de mes garçons. En désespoir de cause je m'approche d'une vieille femme qui, assise devant sa paillette, me regarde errer à travers le village :

- « *) ! (Bonjour !) » lui dis-je...

- « Sambaye ! » me répond-t-elle en crachant par terre la chique de béthel qu'elle mâchait.

Mon ignorance de la langue laotienne m'empêchant de poursuivre le dialogue et les quelques mots ou expressions que j'ai pu glaner çà et là m'étant le plus souvent difficiles à placer dans la conversation, j'en suis réduit à utiliser le langage des signes.

- « poubao falands et kéo (jeunes garçons français et annamites) ? » et, ce disant, je lui montre que je porte le même uniforme avec le même foulard que les "poubaos" recherchés. Mon interlocutrice a visiblement compris le message car, elle me montre un petit chemin qui s'enfonce dans le bois voisin elle me dit en me répétant plusieurs fois le mot " foun " (qui veut dire " loin " et dont chaque répétition est énoncée sur un ton de plus en plus aigu en fonction de l'éloignement !)

- « Koptiaï lai » (merci bien !)

Sur ce, je reprends mon vélo et j'attaque le chemin qui monte et s'arrête brusquement devant un vaste bâtiment désaffecté d'où j'entends fuser cris et coups de sifflets. Je fais alors du slalom entre les arbres pour rejoindre enfin les auteurs de ce vacarme de plus en plus bruyant au fur et à mesure de ma progression... jusqu'au moment où une meute déchainée me tombe dessus pour me faire une "prise de foulard". En fin d'après-midi, fourbus mais un peu reposés, nous prenons le chemin du retour.

Vendredi 7, samedi 8 et dimanche 9 avril 1950 :

Jean Bray et quelques-uns des plus grands scouts vietnamiens en congés scolaires passent leur temps à aménager le site où va se dérouler notre prochain camp de Pâques à partir de la semaine prochaine et je les rejoindrai lorsque je ne serai pas de service. L'armée, qui considère un peu nos boy-scouts comme si c'était des enfants de troupes -et nous nous gardons bien de la détromper- nous a généreusement laissé la jouissance

d'un bout de son terrain militaire pour y camper et en nous fournissant des matériels tels que toiles de tentes individuelles, ustensiles de cuisine, pelles et pioches... et l'assurance d'une assistance médicale en cas de besoin !

Nous ne serons pas isolés car notre camp est proche de bâtiments militaires : (radiogoniométrie, base aérienne placés jour et nuit sous bonne garde. Pour notre sécurité rapprochée nous avons tressé une barrière de branchages nous mettant à l'abri des visiteurs indésirables, bêtes et gens trop curieux.



Enfin, sans le traditionnel mât des couleurs, nous sommes allés demander à nos hôtes l'autorisation d'abattre un aréquier bien droit pour le transplanter au milieu du camp : permission accordée sans problème par le commandant qui, en plus, nous délégua l'un de ses hommes pour nous aider.

Mise en place terminée, la scout maîtrise - Jean Bray et moi- allons rendre visite au chef de la sûreté fédérale pour l'inviter à venir inspecter nos installations et lui demander que sa police fasse de temps en temps des rondes dans notre quartier.

Mardi 11 avril 1950 :

Lever, gymnastique, toilette au puits voisin... Les paysans des environs et les bonzillons de la pagode (un peu plus mais dont le gond nous réveille à l'aube) viennent, curieux, rôder autour de notre campement... curieux mais discrets alors que nos invités commencent à arriver. Ils sont accueillis par les scouts (dont certains, un peu gênés, sont encore en train de mettre la main à leur ouvrage sous leurs regards indulgents !) qui les invitent à visiter les lieux sous leur conduite. Parmi les nombreux visiteurs nous avons remarqué avec plaisir la présence de Madame de Saint André, cheftaine des guides et jeannettes, qui avait amené en voiture plusieurs de ses filles qui, mutines, n'ont eu de cesse que de tester le confort et la solidité des sièges et autres mobiliers sous le regard un tantinet inquiet de leurs constructeurs !

À 10 heures, sur l'autel fraîchement bâti au pied du mât porte-drapeau, notre aumônier est venu étendre la nappe et disposer les objets du culte pour célébrer une messe en plein air devant un public assez disparate (côté religion) mais très recueilli comme l'a constaté le célébrant dans son "mot de bienvenue" (et non pas "sermon" a-t-il précisé, souriant, en regardant les autochtones présents !)



À l'issue de la cérémonie, tandis que les assistants restaient à papoter dans la clairière, les scouts se transformaient en cuistots pour préparer et leur servir une collation qui fut appréciée, semble-t-il, en dépit de sa relative frugalité.

Dans la journée le capitaine Rigout, chef du « Service Presse Informations » est venu au camp accompagné d'un photographe ce qui nous a valu de voir affiché tout un reportage dans le hall d'information de Vientiane...

Mercredi 12 avril 1950 :

Le camp se poursuit sans accrocs... Aujourd'hui j'ai bien failli ne pas y revenir car j'ai « écopé » de 8 jours d'arrêt... Heureusement, le RP Chottard a obtenu du lieutenant que la punition ne parte que de la fin du camp.

Zorro a fait son inévitable apparition et ses exploits tiennent les garçons en haleine. N'a-t-il pas eu le culot de « faucher » l'étendard scout ? Une battue est organisée, mais si nous retrouvons le drapeau, avec la carte de visite de Zorro, ce dernier reste introuvable. N'empêche que j'ai bien failli être repéré quand j'ai été caché l'étendard car un scout curieux m'avait vu rôder près de l'endroit où l'on retrouva le trophée... Heureusement, je réussis à détourner son attention de ma modeste personne.

Dans la journée le capitaine Rigout, chef du service de Presse-Information, est monté au camp accompagné d'un photographe et quelques jours plus tard nous verrons affichées au Hall d'information toute une série de photos.

Jeudi 13 avril 1950 :

Dernier jour... À midi, nous levons le camp... et nous rentrons à Vientiane, un peu fatigués, mais ravis. Aucun accident, aucun incident... je n'ai pas eu à me servir de la trousse de secours et mes talents (hum !) de secouriste sont restés inemployés !

Nous allons rendre à l'armée les tentes qu'elle nous a si généreusement prêtées et qui nous ont permis de résister aux pluies qui ne nous ont pas épargnés durant ces 3 nuits.

Dimanche 16 avril 1950 :

Comme je suis aux arrêts, je n'ai pu aller vers

mes scouts. Ce sont donc eux qui sont venus à moi et nous avons fait notre réunion sur la petite pelouse qu'il y a devant ma « villa ». Nous préparons activement la St Georges, pour dimanche prochain.

Dimanche 23 avril 1950 : St Georges

À la grande messe, la chorale nous prête son concours pour les chants scouts et toute l'assistance répond aux dialogues. Nous n'avions pas une seule fois répété, mais ça a marché au-delà de mes espérances les plus optimistes.

Le soir, au cercle français, l'assistance est relativement nombreuse autour du feu. Le sergent parachutiste Delaroche, routier SDF, fait une petite conférence sur le scoutisme. Puis scouts et guides, Français et Vietnamiens se succèdent sur le plateau. Le public indulgent prête intérêt aux chants et sketches (bien que la moitié soit en langue amanite) et participe de bon cœur aux bans.

La vente des programmes nous rapporte quelques centaines de piastres qui ne seront pas de trop dans notre caisse de troupe.

Vendredi 28 avril 1950 :

Bray a été opéré hier d'une sorte d'abcès dans la gorge. Je vais lui tenir compagnie une partie de l'après-midi. Je peux aujourd'hui parler sans fatigue et nous discutons du sujet qui nous intéresse passionnément tous deux : la 1ère Vientiane. Lui, CT, va bientôt partir pour Saïgon (dans 2 ou 3 mois) et cherche quelqu'un pour le remplacer à la tête de la troupe. Tout naturellement il pense à moi, son assistant, mais je décline avec regret cet honneur : étant militaire, je ne suis pas assez libre, je n'ai pas le droit d'endosser des responsabilités qui n'ont rien à voir avec l'armée et ne pourrait, vu mon grade, aller contacter de ma propre autorité les « huiles » du secteur. À tous points de vue il vaut mieux que ce soit un civil qui prenne les rênes...

Dimanche 30 avril 1950 :

Les scouts passent les dernières épreuves de leur « seconde classe », Bray, qui va mieux, préside le jury assisté du sergent parachutiste Delaroché, routier et de moi-même. Le moment critique est celui du secourisme : les Vietnamiens ont une tout autre manière de soigner les accidentés que nous, Européens. Faisant un horrible mélange de nos méthodes et des leurs, ils arrivent à nous décrire un traitement qui, à coup sûr, achèvera les accidentés qui n'auraient pas succombé sur le coup. De plus, la pauvreté de leur vocabulaire français les handicape et nous n'avons pas trop des talents d'interprète de notre 1^{er} C. P. qui nous traduit et explique les réponses...

Dimanche 14 mai 1950 :

Après la grande messe, je rassemble la troupe en carré près de l'église, le chef Bray, le R.P. Nan Tha et enfin le capitaine Denve arrivent. En effet, ce matin, 7 scouts font leur promesse : quatre Vietnamiens (dont les noms compliqués m'échappent) et trois Français (Jean-Paul Hugel, Michel Guérin, Albert Civet). À noter que ces trois derniers, vu leur jeune âge, ne font que leur promesse louveteau, bien qu'ils appartiennent à la troupe (en effet, nous ne sommes pas assez nombreux pour faire une meute distincte). Pour la même occasion, Christian About SP, et une demi-douzaine de Vietnamiens reçoivent officiellement leur seconde classe.

Composition de « la Première Vientiane »

Patrouilles vietnamiennes

Tigres : Nguyen Dinh Khuong, Nguyen van Tuu, René Phan Anh Dung, Nguyen van Khouane, Nguyen van Khanh, Läne, Nguyen Hien Huu, Jean Ngoc Hung

Hirondelles : Le Duy Minh, Dao Ngoc, Alfred Jardon, Trinh Quang Minh, Nguyen Tiet Phong, Pham Ba Thuy

Patrouilles françaises

Panthères : Claude Hareux, François Hugel,

Alain Revon, Michel Guérin

Chamois : Christian About, Jean-Noël Chevalie, Jean-Paul Hugel, Albert Civet

Dimanche 11 juin 1950 :

Je suis allé voir Bray, après nous être rendus à l'Heure Sainte (aujourd'hui, c'est jour d'adoration perpétuelle à Vientiane), nous discutons du prochain camp qui doit commencer dans huit jours. Nous avons plusieurs sujets de souci (tentes, ravitaillement) mais le plus grave est certainement celui de la sécurité. Si la dernière fois, à Pâques, nous avons pu camper à Chi-naï-mo sous la seule protection de quelques patrouilles de police, aujourd'hui le danger est plus accentué, sans pourtant frôler le risque.

Les parents français n'acceptent d'envoyer leurs rejetons au camp qu'à la condition que nous nous installions à proximité et sous la protection d'un camp militaire. Nous nous rangeons à ce désir, jugeant qu'il est le plus sage.

Où irons-nous ? Phon-Kheng, à 6 km ? Vattaï, à 4 km ? Sikai, à 3 km ? Nous irons examiner sur place les emplacements et tâter la sociabilité des commandants des camps.

Dimanche 18 juin 1950 :

Le camp commence demain, il durera 6 jours. Tout est réglé, il se situera à Vattaï, tout près du terrain d'aviation et sous la protection de la garde de la "gonico".

Lundi 19 juin 1950 :

Dix scouts participent au camp : 7 vietnamiens et 3 français. Les autres sont soit partis en vacances (le lycée a fermé ses portes au début du mois), soit n'ont pas voulu courir le risque de 5 nuits et 6 jours hors de la ville. Pourtant, la sécurité est garantie et nous ne pourrions être mieux protégés. Nous sommes dans un petit bois, au milieu des fourrés : au sud le Mékong, à l'Est la gonio, au Nord le terrain et à l'Ouest le dépôt d'essence. Tous ces terrains militaires sont évidemment gardés par de nombreuses sen-

tinelles et au milieu de tout ça, nous ne risquons rien (nous ne pourrions cependant pas faire de jeux de nuit, car ça rendrait difficile la surveillance desdits terrains).

Les tentes sont dispersées dans le fourré et chacun s'organise. L'un creuse les rigoles d'écoulement, l'autre confectionne le foyer tandis qu'un troisième s'exerce aux brêlages en montant une table.

La nuit est sombre, tous les garçons sont couchés, seule la tente du CT est éclairée... nous mettons sur pied le programme du lendemain. À 22h30 je rentre à Vientiane, à pied car je n'ai pas obtenu de coucher hors de la garnison cette fois-ci.

Mardi 20 juin 1950 :

Je suis de service, je ne peux pas monter au camp, mais le temps bien que lourd est supportable.

Mercredi 21 juin 1950 :

La pluie tombe, torrentielle... sous la tente bien à l'abri, je raconte une histoire aux scouts français tandis que sous les autres toiles, les Annamites tirent de nostalgiques accords de leurs flûtes, harmonicas, khènes et banjos... Mais les fossés d'écoulement débordent, l'eau s'infiltré dans la tente. Nous enveloppons de linge et matériel dans

le tapis de sol et torses nus, ruisselants de pluie, nous approfondissons au coupe-coupe les caniveaux.

L'inondation est enrayée, mais pour plus de sécurité nous creusons à l'intérieur même de l'abri, le long des murs, une canalisation de sûreté.

La pluie a cessé, vers 18h je descends à Vientiane pour prendre mon service de nuit.

Jeudi 22 juin 1950 :

2 heures du matin : je veille, étant de permanence... la pluie commence à tomber : orage, éclairs, tonnerre. Il tombe des hallebardes. Je me fais du mauvais sang pour mes campeurs. "Nos canaux d'évacuation seront-ils assez profonds et larges?", "les gosses n'auront-ils pas trop la frousse?"... La nuit en effet est d'un noir d'encre et ces orages tropicaux ont des échos assez effrayants pour un non-habitué.

À 10 heures du matin, un cyclo-pousse me dépose devant la "Gonico Air"... cinquante mètres dans le fourré dégoulinant d'eau. Les scouts sont là, les traits un peu tirés. On me raconte les péripéties de cette nuit.

Plusieurs tentes ont été inondées.

À suivre.../...

André GÉRAUD



mars 2016



Ci-dessus, avec des membres du C.A. de l'ANAI en 1986 (de gauche à droite) :
Jack BONFILS, Gérard GALLAND, Maurice MARTIN, Joseph NICOLLET,
André GÉRAUD (au centre), Gilbert GOUVERNEUR et Claude-Pierre FRANÇOIS



avril 2014



mars 2016



mars 2018



juin 2019



février 2020



avril 2022, avec le Président Philippe NEYRET



A.G. ANAI 1992



A.G. ANAI 2014



Avec le drapeau, 2020



Remise des insignes de Chevalier de l'Ordre National du Mérite, 4 avril 2014



André Géraud nous a quitté ce vendredi 16 mai 2025. Quelle triste journée pour les membres de l'ANAI !

En effet, André était l'un des deux fondateurs de notre section lyonnaise, en 1982. Lorsque j'en ai pris la présidence, de nombreuses années plus tard, André a été d'une aide appréciable, me donnant de bons conseils pour notre association. André, tes conseils mais aussi tes petites anecdotes et ton humour vont nous manquer. Repose en paix André ! Nous ne t'oublierons jamais et ton nom est à jamais lié à celui de l'ANAI.

Philippe NEYRET, ancien Président de l'ANAI

A.N.A.I.

Association Nouvelle des Anciens et Amis de l'Indochine
de la région lyonnaise

Secrétariat : 8 rue Alexandre Berthier – 69110 SAINTE FOY

Directeur de la publication : Philippe NEYRET

Directrice administrative : Monique DEPASSIO

Tél : 04.78.36.94.35

Responsable de la rédaction : François ANXIONNAZ

**Les cotisations et les dons sont déductibles à hauteur de 66% dans la limite fixée par la loi.
Un justificatif destiné à l'administration fiscale est délivré chaque année.**

« L'Echo des Rizières » - Bulletin trimestriel de l'A.N.A.I.

Rédaction : c/o François ANXIONNAZ - 10, impasse Saint Pierre 69480 ANSE